

SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 20 – Juillet - décembre 2012

Odile TOBNER: Éditorial, p. 1

Claude Éric OWONO ZAMBO : De l'immortalité à l'esthétique de Mongo Beti. Approche dialogique et polyphonique d'un roman dit du « retour » : cas de *L'Histoire du fou*. p. 2

Ouvrages disponibles, p. 7

Bulletin d'adhésion, p. 8

L'année 2012 a été celle du quatre vingtième anniversaire de la naissance de MONGO BETI. Elle a été marquée par des publications, comme celle du numéro spécial de Mosaïques (voir Bulletin Sambe 19 et photo ci-dessous, à Akometam le 07 octobre 2012).

Nous publions dans ce numéro une contribution que Claude Éric Zambo nous a envoyée pour célébrer cet anniversaire. Tout comme au rassemblement traditionnel d'octobre à Akometam, on voit les nouvelles générations africaines rendre hommage à la figure emblématique d'un écrivain sans concession qui leur offre, par sa vie et son œuvre, l'image d'une dignité salvatrice, le moyen d'être fier de soi.

Cette jeune génération en a d'autant plus besoin que, au Cameroun particulièrement, le combat continue avec âpreté pour la liberté d'expression. Cette liberté, droit fondamental, qui a toujours été très limitée, est en régression. Les interventions des autorités pour empêcher, non seulement toute manifestation, mais toute réunion, arbitrairement désignée comme "trouble à l'ordre public", se multiplient. Que ce soit à la Librairie des Peuples Noirs, sur le campus de l'UCAC, dans les salles de conférence du Hilton ou du Djeuga Palace, interventions de la police ou intimidation des loueurs empêchent toute expression critique de se manifester. Mais cela n'empêchera jamais la pensée libre d'exister.

Odile TOBNER



De l'immortalité à l'esthétique de Mongo Beti. Approche dialogique et polyphonique d'un roman dit du « retour » : cas de *L'Histoire du fou*.

Introduction

Lorsqu'on prononce le nom de Mongo Beti aujourd'hui, on a le sentiment qu'il porte à lui tout seul les constituants de toute une philosophie de la vie, de l'existence et de l'écriture. Il est certain qu'Alexandre Biyidi Awala a travaillé toute sa vie à construire cette image de lui par le biais d'un « personnage scripturaire » qu'Alain Rabatel aime bien nommer la « figure de l'auteur ». C'est elle qui est le projet de Biyidi dans la mesure où elle survivrait¹ après sa mort physique. Ce personnage construit, c'est bien Mongo Beti. Nous voulons, pour ancrer son écriture romanesque dans le cadre de « l'évolution », aux côtés d'un arsenal référentiel constant et inchangé, reconnaître l'objectivité par delà le temps et l'espace de l'œuvre pérenne de cet artiste unique dans la littérature francophone noire.

1) **Le temps n'use pas les grands hommes et leurs œuvres**²

Le temps, comme le suggérait philosophiquement Lamartine dans son « lac », est ce poison qui hante de manière implacable le quotidien des mortels. Pourtant, ce temps est aussi perçu comme un spectre impuissant devant la force inattaquable de certains immortels au sein desquels figure bien entendu Mongo Beti. Avec ce dernier, plus le temps passe (11 ans déjà depuis le 7 octobre 2001), plus il gagne en notoriété au point que son juron qui a marqué toute son entreprise scripturaire sonne avec vitupération aujourd'hui, plus/mieux qu'hier : « Même mort, je ne voudrais pas être petit. »³ Mongo Beti est sans contestation dans le cercle restreint des immortels dont la charge du temps qui passe est de manifester le poids et la prégnance de ses positions, en tant qu'intellectuel et romancier, sur le présent des sociétés contemporaines. Ses livres n'ont pas cessé de dire ce qu'ils avaient à dire. Ils restent toujours d'actualité pour la simple raison que les tenanciers des réseaux maffieux qu'il a tant traqués sont encore là et certainement qu'ils ne sont pas prêts à lâcher prise sur le *vivier africain*. Il faut préciser que non seulement ces tenanciers post(néo)coloniaux sont encore aux affaires, mais aussi l'esprit de domination/occupation, adossé à l'esprit d'acceptation de domination (résignation injustifi(abl)e des dominés) ne sont pas prêts, jusqu'aujourd'hui et c'est dommage, de changer leurs postures mentales.

C'est donc d'un grand homme d'idées, de lettres et de convictions qu'il s'agit lorsqu'on (doit) parle(r) de Mongo Beti. Il ne l'a pas mérité, heureusement, par les travers de la *reconnaissance* des milieux sinueux, suspicieux, pernicieux, et plein de compromis lardants que sont les prix littéraires, les organes de la Francophonie, non pas linguistique parce que celle-ci ne vise que le schèmes de communication interpersonnelle, mais plutôt politique qui prolonge de manière figurée et réelle la philosophie de l'empire suzerain sur ses estampilles vassalisées.

Face donc à ce contexte marqué par des ambiguïtés de tout genre, Mongo Beti tient à sécuriser sa pensée, sa production écrite et son souci lancinant de dignité intègre dans son tout premier numéro de la revue *Peuples noirs, Peuples africains*. Voici comment il entreprend de réaliser son indépendance idéale :

1 Cette survivance tient de l'immortalité de plus en plus établie de l'écrivain aujourd'hui. Owono Zambo (2011) la faisait déjà remarquer dans un article qui commémorait les 10 années de sa disparition et dont le titre était « Mongo Beti n'est pas mort ».

2 Nous reprenons, par ce titre très polémique, l'assertion d'Henry de Montherlant dans ses *Carnets* pour qui « le temps use les œuvres littéraires, les chefs-d'œuvre même, quoi qu'on en dise ».

3 Propos cités par Mohamadou Houmfa (2010), « Cameroun : Mongo Beti, 9 ans déjà... », in <http://www.journalducameroun.com/article.php?aid=6647>, consulté le 20 septembre 2012.

Peuples Noirs-Peuples Africains, *publication indépendante s'il en fut jamais, aura un financement totalement indépendant des puissances d'argent. De la même façon, la revue n'a fait ni ne fera acte d'allégeance ni à un mécène, ni à un riche éditeur, ni à un parti politique européen ou africain, ni à aucune organisation d'aucune sorte, mais elle ne s'interdira aucune collaboration ni aucun échange pourvu qu'ils soient fraternels et sauvegardent la dignité de chacun. Notre liberté de critique, allant s'il le faut jusqu'à l'iconoclastie, administrera chaque fois, même aux plus sceptiques, la preuve de cette totale liberté.*⁴

Le ton de cette formule éditoriale de la revue est assez tranché et épouse bien les contours du tempérament de l'écrivain, de l'homme si on veut. Mongo Beti ne transigera donc jamais, de bout en bout de son existence, à cette philosophie intérieure/intime de sa conscience d'écrivain et d'intellectuel. Rien ne le changera, ce d'autant plus que rien ne change autour de lui dans le combat qu'il a choisi de mener. Fidèle à lui-même au travers des idées, il lui faut tout abandonner sur l'autel des grandes valeurs, c'est-à-dire l'espoir de revoir sa mère, le désir de revenir au Cameroun, la propulsion dans l'appareil gouvernemental comme l'a connue Ferdinand Oyono *et alii*, la bourgeoisie tranquille, etc. Il se refuse assurément ces joies éphémères, nombrilistes et lâches, pour se livrer dans un combat fou contre « Goliath » où il savait pertinemment qu'il finirait par crever tôt ou tard dans la « pourriture » qu'il critiquait tant.

Mongo Beti, obsédé par la belle et héroïque « folie de la liberté »⁵ qui l'obsédait, est allé la chercher jusque dans son pays sacrificiel qui lui a toujours promis l'*ingratitude à vie*⁶ par le biais d'un système sanitaire mièvre où l'auteur atypique avait déjà pris rendez-vous avec son destin. Pour ce faire plus grand, il fallait à Mongo Beti retourner où il est né et œuvrer pour l'achèvement du cinquième acte de sa pièce, la scène biblique de l'innocent trahit par les siens pour qui il tient seulement le langage de la vérité mais par qui leurs vies seraient sauvées.

Mongo Beti a donc parcouru le chemin de Christ : aller vers ses oppresseurs, prendre la route du mont Golgotha (le Cameroun ?) pour se livrer en holocauste à la rareté des infrastructures, preuve que rien ne marche chez lui comme il n'a cessé de l'écrire. Il fallait qu'il réalisât l'objet de son combat en achevant sa mission, désormais possible, d'être la victime victorieuse de l'éternité. Si Mongo Beti s'était éteint en France, y percevrait-on la même résonance que le fait pour lui d'avoir terminé son œuvre où il a vu le jour, c'est-à-dire le Cameroun/l'Afrique, où se vivent toujours les grandes dichotomies devenues légendaires. Elles concernent bien la division disproportionnée en deux du territoire : le monde des riches, très riches, et celui des pauvres, très pauvres. Deux mondes, deux destins donc !

Mais cette injustice que nous venons d'évoquer trouvera réparation car, comme un prophète, Mongo Beti énonce les événements à venir avec tant d'assurance et de bonne contenance :

L'essentiel, ce n'est pas de savoir à quelle date ni de quelle façon les changements vont se produire, c'est d'observer dans la mentalité populaire une attente d'émancipation, de libération. Nous sommes engagés dans un processus où le peuple est conscient qu'il n'est pas libre et qu'il a besoin de liberté, qu'il le veuille ou non, il s'est mis en route pour aller vers elle. Je suis certain que nous sommes engagés dans un processus irréversible. Mongo Beti cité par Henri Dorvil (2002 : 196).

4 In *Peuples Noirs Peuples Africains*, no 1, 1978, p.25.

5 Pour Odile Biyidi (2001), la veuve de Mongo Beti, « [i]l avait toutes les passions sauf le culte de lui-même et la vanité de l'écrivain banal. » In <http://aircrigeweb.free.fr/ressources/mongobeti/MBetiBiyidi.html> consulté le 17 septembre 2012.

6 Henri DORVIL (2002 : 195) essaie de l'expliquer dans une comparaison assez illustrative de son propos : « en dehors des éloges dithyrambiques des politiciens, comme ce fut le cas pour Léopold Sedar Senghor, poète mais aussi ancien président du Sénégal, décédé en janvier 2002, il y a plusieurs entrefilets dans divers journaux. C'est comme une liturgie d'habitudes occidentales. Mais Mongo Beti, cet écrivain camerounais qui s'est éteint à 69 ans avec la fin de l'an 2001, n'a pas eu droit à pareil honneur. Pourquoi ? » La réponse à cette question coule de source.

2) Les séquences de l'univers scripturaire de Mongo Beti

Après avoir rendu à César ce qu'il lui revient de légitime, c'est-à-dire la carrière encore à venir de l'œuvre de Mongo Beti, nous voulons à présent en examiner rapidement le contenu. Nous proposons donc ici une dimension à trois niveaux de l'ensemble de sa création romanesque. Bien entendu, des approfondissements de ce modèle sont à imaginer et à compléter. Nous en faisons état pour que cela puisse servir de jalons pour des recherches imminentes quant aux esthéticités que chacune des périodes déploie de manière spécifique. Pour enrichir la critique sur l'œuvre de Mongo Beti, nous espérons y parvenir par la nomenclature conceptuelle ici affichée.

Notre étude repose sur une question essentielle : quelle relation Mongo Beti entreprend-il d'établir entre l'objet de son discours et le langage qui lui sert de support d'écriture lorsqu'il est de retour au Cameroun? Autrement dit, quelle est l'esthétique qui apparaît dans l'écriture du romancier en face du réel socio-politico-économique voire culturel qu'il fréquente désormais ?

Nous situons notre discussion par rapport à la façon, pour une certaine critique⁷, d'avoir souvent étudié Mongo Beti à partir des interrogations liminaires du genre: de quoi parle Mongo Beti dans ses romans ? Contre qui écrit-il ? En quoi est-il engagé, rebelle, combattant ?, etc. Cette manière d'aborder les textes de Mongo Beti ne permet pas d'étendre la problématique sur des aspects encore plus fructueux tels que la question du comment Mongo Beti écrit ou fabrique son texte ? Il faut donc quitter les sentiers battus de la thématique⁸ pour entrer dans le domaine plus complexe et révélateur de l'art du romancier que Mongo Beti a été. C'est à ce niveau que tout se joue ; car, comme le soulignent Bourneuf et Ouellet (1972 : 28), *l'important [est] de voir comment le romancier est parvenu à faire rendre à son œuvre le timbre qui la distingue de toute autre. C'est justement dans cet angle que nous nous situons. Les contraintes d'écriture de Mongo Beti méritent qu'on s'y intéresse aussi.*

Si la littérature écrite sur l'œuvre de Mongo Beti s'accorde, ou presque, sur l'idée que cet auteur est resté égal à lui-même sur le plan thématique⁹, la nécessité d'examiner les lieux de pertinence d'une telle vision continue par rapport au plan esthétique et même poétique se pose aujourd'hui. En effet, de son tout premier roman *Ville cruelle* (1954) à *Branle-bas en noir et blanc* son dernier roman publié en 2000, le mode de gestion de l'identité africaine, par des forces intérieures et extérieures, a toujours été préoccupant dans ces textes romanesques. L'ultime raison de cette fixation du contenu est de revendiquer l'autonomie, sans conditions, des sociétés africaines du joug (néo)colonial. D'ailleurs, Mongo Beti le dit lui-même en ces termes : *J'ai toujours été incapable de séparer la politique de la littérature.*¹⁰ Il est donc normal de reconnaître en ce romancier la permanence¹¹ dans

7 Voici un exemple de propos tiré de l'ouvrage de Frédéric Mambenga (2008) : « Analyser l'œuvre de Mongo Beti revient à souligner la portée sociologique et l'actualité d'une vision qui embrasse tous les problèmes majeurs de l'Afrique contemporaine. » (cf <http://www.sudplanete.net/?menu=livre&no=10947> Consulté le 18 septembre 2012).

8 Des colloques sont même organisés qui s'intéressent à ce côté uniquement. Pour preuve, un colloque réunissant des intellectuels tout azimuts le 28 septembre 2006, à Abidjan, avait pour thème de réflexion « Mongo Beti, l'homme et l'œuvre ». Les orientations attendues s'articulaient autour de Mongo Beti l'intransigeant, le protestataire et le penseur en politique. Comme on peut le constater, aucun intérêt n'est alors porté sur le volet artistique de l'écrivain. (cf. ce lien <http://www.fabula.org/actualites/article14894.php> consulté le 20 septembre 2012).

9 « Mongo Beti est demeuré jusqu'au bout un combattant visionnaire en dénonçant sans relâche les ingérences étrangères prédatrices en Afrique. » (C'est nous qui soulignons. cf. ce lien <http://www.africine.org/?menu=fiche&no=3367> consulté le 22 septembre 2012).

10 Il tient ces propos lors d'une interview qu'il accorde à la revue *Boutures*, vol.1, n°3 en septembre 2000.

11 Owono-Kouma le reconnaît d'ailleurs lorsqu'il affirme que *d'un point de vue thématique, ils [les récits] s'organisent autour des notions de liberté et de pouvoir dont on connaît à la fois la récurrence et l'importance chez le romancier camerounais.* in *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.15.

le thème et le combat.

Toutefois, il reste à étudier la permanence sur le plan de l'écriture de Mongo Beti. C'est ici qu'on verra que les trois derniers romans de son répertoire rompent carrément avec ce qu'on sait de Mongo Beti en tant qu'écrivain classique et grand maître dans l'art de faire parler ses personnages. Cette trilogie va plutôt afficher des faits nouveaux dans l'intrigue, les relations entre personnages, entre ces derniers et le narrateur (tout cela se vérifie dans *L'Histoire du fou*¹²), le caractère fortement dialectal de leur français qui s'apparente, disons-le ainsi, à une langue tropicalisée et dépouillée de son orthodoxie académique. *Branle-bas en noir et blanc* (2000) et *Trop de soleil tue l'amour* (1999) vont donc profiler cette coloration novatrice de l'écriture romanesque de Mongo Beti à la fin des années 90 dans l'ère du pays natal retrouvé.

Cette pointe nuancée de l'art d'écrire de Mongo Beti a suffi pour nous autoriser à scruter de près ses fondements et sa raison d'être. En tout cas, il apparaît que l'écriture de Mongo Beti mérite qu'on s'y attarde un tant soit peu. Son examen minutieux devrait nous amener à mieux comprendre la constance du contenu. Autrement dit, quelles armes et arguments linguistiques, formels ou esthétiques le romancier a-t-il déployé pour s'attaquer à son ennemi de toujours?

Afin de mieux fixer les raisons de notre problématique, nous pensons qu'il est légitime de faire une brève situation biographique de Mongo Beti ; cela nous permettra de déboucher sur le caractère évolutif de l'esthétique que nous proposons à la critique d'examiner également dans le regard qu'elle jette sur les romans de Biyidi.

Mongo Beti a une existence qui peut être divisée en 3 moments essentiels : sa jeunesse au Cameroun de 1932 à 1951, année à laquelle il obtient son baccalauréat et est directement appelé à poursuivre ses études en France. Cette période (19 ans) est, sur le plan sociopolitique, marquée par les luttes de libération des peuples africains du joug colonial. Le jeune futur écrivain, à peine sorti de l'adolescence, est déjà assez mûr pour mesurer les aliénations identitaires et patrimoniales que subit son pays, et par ricochet, le continent noir. Il est fasciné par l'abnégation d'un combattant loyaliste et nationaliste du nom de Ruben Um Nyobé. L'empreinte idéologique de Ruben va marquer le jeune nouveau bachelier au point que le deuxième moment capital de sa vie en garde les traces de ce qui va influencer tout son positionnement littéraire et existentiel. La période qui délimite cette deuxième dimension de la vie de Mongo Beti va de 1951 à 1991.

En effet, le jeune étudiant est au cœur même du système colonial. Il découvre les notions de « développement » et de « liberté » naturellement entretenues dans ce pays qui l'accueille. Cela lui permet de problématiser ce qu'il vit en France avec ce que vivent les sociétés, et les soi-disant « gouvernants » africains en Afrique. Il a la preuve, désormais concrète, de ce qu'il savait déjà lorsqu'il était au Cameroun : son pays n'est pas libre. Il sait, depuis qu'il est en France, que son pays n'est pas sur le point d'être véritablement libre. Que faut-il faire ? L'écriture est ce que Mongo Beti ressent comme arme discursive. Elle laisse paraître la douleur et les cris stridents de sa conscience explorée par les atrocités de l'occupation, de l'assiègement et de l'arrachement culturel. Il luttera aussi contre les formes de néocolonialisme mises en place par l'ancienne métropole et que tendent à favoriser les dirigeants africains, fantoches de la vaste entreprise de spoliation du peuple innocent.

Dès lors, toute la littérature de Mongo Beti va se résumer en une formule : halte à la dictature extérieure et intérieure ; accès à l'autonomie inconditionnelle des Africains. Le problème est sérieux et profond. D'où la constance du thème et l'envie de ne pas céder aux pressions. C'est ici que prend place ce qu'on peut qualifier comme étant la qualité majeure de Mongo Beti. Il est resté imparable et inchangé dans la diachronie thématique de son œuvre. Ses textes sont de vraies littératures d'idées où le politique occupe une place centrale. Mongo Beti est un engagé pur et dur. Ses positions idéologiques, parce que rien n'a changé, sont restées intactes, inessoufflées. La preuve,

12 Roman publié en 1994, trois ans après son retour au Cameroun.

même le troisième moment essentiel de sa vie clôturera, avec constance, la production romanesque de son écriture de combat et de dénonciation.

Ainsi, la troisième étape de la vie de Mongo Beti va de 1991 à 2001. L'écrivain est admis à résider en terre natale. Il va constater, avec écœurement, que rien n'a changé ; tout va de mal en pis. Ses productions reprendront donc la vérité de ce contexte désolant des politiques africaines en général et du Cameroun en particulier.

Au bout du compte, nous ne pouvons qu'affirmer, pour le reconnaître, le continuum thématique constant de la littérature de Mongo Beti. Seulement, il reste à examiner le cas d'une continuité ou pas sur le plan esthétique. Notre thèse est que, vue sur cette dimension en trois étapes, Mongo Beti, pour ce qui est de la dernière étape de sa vie, a développé une attitude nouvelle dans la gestion de son langage. Nous ne disons pas que le fait qu'il soit au Cameroun et que sous l'emprise des gouvernants en place, il ait succombé à quelques intimidations quelconques pour qu'il se trouve obligé de régler son discours. Non !

3) ***L'Histoire du fou* : roman d'une nouvelle aventure scripturaire ?**

Disons tout simplement que Mongo Beti a voulu, consciemment ou inconsciemment, laisser apparaître les formes vivantes et authentiques du discours social ambiant dans ses dernières publications. Le dialogisme qui prend place dans *L'Histoire du fou* (1994) lui permet de présenter la place hégémonique de l'altérité dans le discours de l'ipséité. Par ce procédé d'effacement de l'ipséité qui subit le pouvoir énonciatif de l'altérité, Mongo Beti crée un nouveau personnage : la rumeur. Elle est présente partout et sert à construire un univers d'idées et de croyances ; mais aussi à déconstruire toute entreprise visant à mettre le pouvoir politique ou militaire en difficulté. Tout un réseau de fragilisation de la masse va se mettre en jeu pour que, finalement, l'univers fictionnel soit le théâtre d'un vaste désordre marqué par l'incommunicabilité entre les personnages et même le narrateur. C'est à ce niveau que la polyphonie du roman apparaît pour référer les luttes politiques et l'absence de cohésion entre les forces en présence.

Mongo Beti introduit dans ses récits, non plus un narrateur, maître du récit et dont l'identité et les positions idéologiques se défragmentent sur chacun des personnages qui, en fait, continuent de construire son image ; mais un narrateur et des personnages émancipés les uns par rapport aux autres. Chacun étant son propre reflet et construisant son univers discursif particulier. Bakhtine lui-même disait déjà que le texte (polyphonique) n'a pas d'idéologie propre, car il n'a pas de sujet (idéologique). Il est un dispositif où les idéologies s'exposent et s'épuisent dans leur confrontation.

L'Histoire du fou inaugure bien l'avènement de cette attitude nouvelle du romancier qui fait assumer aux instances fictionnelles de son récit, les réalités qu'il présente. Il faut donc laisser parler l'alentour pour laisser apparaître le VRAI.

Par cette posture nouvelle du romancier, nous postulons donc la possibilité enrichissante qu'il y a à examiner la/les nouvelle(s) forme(s) d'écriture initiée(s) par Mongo Beti dans ce que nous appelons les « romans du retour ». Pour cela, le dialogisme en tant que co-présence des voix à l'intérieur du discours proféré, nous permettra de ressentir la discussion à laquelle celles-ci se livrent et les représentations qu'elles donnent à voir, à entendre et à profiler. Ce n'est que par ricochet que nous pourrions éprouver avec pertinence, l'orientation, surtout, la coloration poétique que le retour de Mongo Beti au Cameroun aurait ajouté au talent de cet artiste d'un autre genre.

De même, la polyphonie, en tant que pluralité de voix, autonomes et paritaires, ne serait-elle pas le lieu d'une vision du monde où ces caractères essentiels de la notion de polyphonie construiraient le visage nouveau d'une Afrique démocratiquement épanouie (pluralités des voix, peut-être même dichotomiques, mais constructives), respectueuse des libertés individuelles et encourageant les initiatives personnelles (autonomie des hommes et des gouvernants), juste (gestion transparente et redistributive du patrimoine naturel et humain).

Voilà, en quelques mots, les contours non exhaustifs de ce que nous comptons relever dans le discours romanesque de Mongo Beti.

Conclusion

Mongo Beti est né/a grandi tôt, dès l'âge de sept ans, dans l'oppression de l'injustice et de l'arbitraire avec la mort mystérieuse de son père. Les questions « pourquoi » et « comment » de ce cauchemar qui ne le quittera jamais vont également animer le cadre du malheur de la gent noire prise entre les tenailles de la (post)colonisation. *Pourquoi* celle-ci et *comment* en sortir ? Tel a été le profil de son écriture romanesque toute sa carrière durant. Celle-ci, au soir de sa vie, a affiché un dynamisme nouveau sur le plan de l'organisation de l'intrigue d'une part comme on l'a remarqué avec le roman de 1994, et la rencontre avec le peuple profond à travers une appropriation de la langue française d'autre part dans ses romans de 1999 et 2000 d'autre part. C'est dire que l'intelligence de Mongo Beti continuait d'être féconde jusqu'au bout. N'est-ce pas là aussi la preuve aussi qu'il avait la pointe d'un génie qui se renouvelle en tant que de besoin et qui se projette au loin tel l'infini du firmament ?

Post scriptum : Joyeux anniversaire à toi, Alexandre Biyidi Awala, qui aurais eu quatre-vingts ans le 30 juin dernier ! Et joyeux anniversaire surtout à toi, Mongo Beti, qui aujourd'hui le 7 octobre 2012 fêtes tes 11 ans dans le cycle inébranlable de l'éternité immortelle de ta figure !

Claude Éric OWONO ZAMBO Université de Bergen, Norvège claudio.zambo@yahoo.fr

Bibliographie indicative

Rolland Bourneuf et Réal Ouellet, *L'Univers du roman*, Paris, P.U.F., Coll. « Littératures modernes », 1972, p.28.

Henri Dorvil, « In memoriam d'un grand écrivain : Mongo Beti », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 15, n° 1, 2002.

Frédéric Mambenga, *Mongo Beti : la pertinence réaliste et militante*, revue Interculturel francophonies, 2008.

Man Bene, "France. Stabilité politique des liens caverneux avec l'Afrique" in <http://www.cameroonvoice.com/news/article-news-6818.html>, 10 mai 2012.

Auguste Owono-Kouma, *Mongo Beti et la confrontation. Rôle et importance des personnages auxiliaires*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Claude Eric Owono Zambo, « Mongo Beti n'est pas mort », *Cameroun Link*, in <http://camerounlink.com/?>

[SessionID=P2QY2QDD2ILAE2CRMDJ3PXGJMI2VSA&c1=1&c2=&bnid=83&nid=62956&pid=5692](http://camerounlink.com/?SessionID=P2QY2QDD2ILAE2CRMDJ3PXGJMI2VSA&c1=1&c2=&bnid=83&nid=62956&pid=5692), 12 octobre 2011.

Librairie Éditions des Peuples Noirs : Liste des titres disponibles

Les Éditions des Peuples Noirs possèdent en stock des ouvrages introuvables ailleurs.

Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères

Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères

Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies

René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies

Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes

Mongo Beti : La Ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes

Max Liniger-Goumaz : Connaître la Guinée équatoriale, éd des Peuples Noirs

Mongo Beti à Yaoundé, 1991 - 2001, textes réunis et présentés par Philippe Bissek, éd des Peuples Noirs

Nous disposons également de collections de la revue *Peuples Noirs-Peuples Africains*.

On peut les acquérir soit à la Librairie des Peuples Noirs à Yaoundé, quartier Tsinga (Cameroun) tél. 00 (237) 22 21 44 04 et 00 (237) 74 76 75 32 , e-mail : mongo.beti@camnet.cm

soit en s'adressant aux Éditions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs, 76000 ROUEN (France), tél. 00 33 (0) 235 984 735 et 00 33 (0) 613 457 502.
e-mail : contact@pn-editions.org

Tous les numéros parus de la revue bimestrielle *Peuples Noirs-Peuples Africains* et Le bulletin de la SAMBE sont consultables sur le site www.mongobeti.org

Le site de la librairie offre des infos sur son activité : www.librairie-peuples-noirs.com

Fiche de cotisation 2013

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Tél. : E-mail :

Montant de la cotisation : 10 000 Fcfa Don : Total :

Ou 25 dollars ou euros

Mode de règlement : espèces chèque bancaire, postal

Date : Signature de l'adhérent :

Correspondants en Europe : Éditions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs F – 76000 Rouen, e-mail : contact@pn-editions.org